

François Hébert, Félix-Antoine Savard, Simon Harel

Michel Gaulin

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2011). Compte rendu de [François Hébert, Félix-Antoine Savard, Simon Harel]. *Lettres québécoises*, (144), 44–45.



FRANÇOIS HÉBERT
Miron l'égarouillé

Montréal, Hurtubise, coll. « Constantes », 2011, 200 p., 21,95 \$

Miron dans le langage

Un essai marquant qui se penche sur le combat ininterrompu auquel, tout au long du développement de son œuvre, Miron s'est livré avec le langage.

Plutôt qu'aux thèmes, notamment ceux déjà bien rebattus de l'amour et de la femme, c'est sur le matériau premier de l'œuvre, soit le langage, que se penche François Hébert dans cet essai qui regroupe en recueil des communications livrées au cours des années dans divers colloques savants, mais légèrement remaniées dans le but de donner au présent ouvrage son unité. L'accent porte d'abord et avant tout sur les poèmes eux-mêmes qui sont, aux yeux de l'auteur, « la méthode, le chemin » (p. 11).

Le court et le long

Dans son examen de l'œuvre, Hébert privilégie au départ les textes courts qui, à son avis, « vont droit à l'essentiel, sont des signatures », alors que les grands poèmes, tels « La marche à l'amour » et « La batêche », « brodent, louvoient, cherchent, insistent » (p. 9). « [D]écantés, réduits à leur noyau », les petits poèmes « vont directement aux grandes questions : d'emblée le flash, l'intuition, le déclic y est » (p. 10). De même, dans sa démarche, Hébert commence par la fin, soit avec les « Courtepintes » parues en 1975, pour revenir par la suite aux grandes œuvres des origines.



FRANÇOIS HÉBERT

Je décrirais de prime abord la méthode retenue par l'auteur comme une *méditation* sur les textes, un travail acharné sur le langage de Miron et les transformations qu'il a subies, au long des pages, des années et des expériences, de façon à en tirer la « substantifique moelle ». Hébert démontre ici une connaissance approfondie et inusitée de la langue et de ses virtualités,

une habileté remarquable à « jouer avec les mots » du poète (p. 62) — mais sérieusement —, tout comme à débusquer, dans bien des parties de l'œuvre, le « chevauchement des registres » (p. 61), par exemple, s'agissant de « La batêche », « le biblique ou mythique d'une part, le sociohistorique de l'autre » (*ibid.*).

Les fervents de l'œuvre de Miron y trouveront, en tout cas, ample matière à réflexion sur l'œuvre de ce poète à l'élocution facile et abondante en public, mais à l'âme souvent tourmentée dans le secret de son cabinet.

« La batêche », justement

J'ai particulièrement goûté, pour ma part, le chapitre 2, consacré à la « batêche » (déformation, comme l'on sait, du mot « baptême », et qui devient, par là, « mot de passe ambivalent », comme le fait observer l'auteur (p. 86), chapitre d'une très grande densité, et le seul qui comporte une longue citation, tirée d'un poème intitulé « Séquences », contrairement au principe observé ailleurs dans l'ouvrage. Hébert y démontre que les Psaumes sont « sans aucun doute la forme biblique la plus proche de l'inspiration de Miron dans ce poème » (p. 54), avant d'ajouter, plus loin, que sa poésie

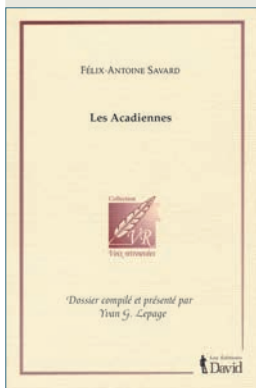
demeure savante avec ses réminiscences lexicales et religieuses, tant dans l'ordre de la forme des textes sacrés et de leur musique que de leur thématique. Et, en même temps, elle est populaire, aussi bien dans son vocabulaire que dans son rythme. Elle vient de l'église et de la taverne. Elle les raccorde tant bien que mal dans l'effort de trouver une tonalité commune à ces deux lieux de rassemblement de l'humaine condition (p. 85).

De même, Hébert convoque au secours du combat de Miron avec la langue d'autres témoins qui, eux aussi, ont eu à se débattre avec les hasards de la parole littéraire — Crémazie, Nelligan, le Saint-Denis Garneau des *Regards et jeux dans l'espace*, pour n'en nommer que quelques-uns, sans oublier Marie de l'Incarnation.

L'« aujourd'hui naguère »

Vers la fin de son ouvrage, enfin, Hébert s'interroge longuement sur le sens à donner à ces deux adverbes contradictoires, mais néanmoins réunis par le poète et transformés en substantif composé. Hébert y voit la preuve que « Miron ne s'embarrasse pas de la concordance des temps verbaux », ici du présent et de l'imparfait, et que, pour lui, « les temps moraux priment, même désordonnés et grammaticalement fautifs » (p. 154), mais présagent d'un nouveau temps verbal composé, une manière de *présent passé* déjà employé par ailleurs, à deux reprises, par Miron lui-même, le néologisme « nouvellement », qui appelle un temps nouveau débarrassé des scories léguées par le passé.

C'est donc un ouvrage extrêmement riche que livre ici François Hébert et dont je n'ai à peine pu effleurer que la surface. Les fervents de l'œuvre de Miron y trouveront, en tout cas, ample matière à réflexion sur l'œuvre de ce poète à l'élocution facile et abondante en public, mais à l'âme souvent tourmentée dans le secret de son cabinet.



☆☆☆ 1/2

FÉLIX-ANTOINE SAVARD

Les Acadiennes

Dossier compilé et présenté par Yvan G. Lepage,
Ottawa, David, coll. « Voix retrouvées », 2010, 250 p., 30 \$

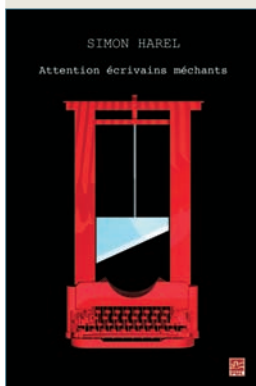
Les Acadiennes, de Félix-Antoine Savard

Une autre « œuvre en progrès » de Félix-Antoine Savard, restée inachevée au moment de sa mort, mais dont les chercheurs pourront profiter pour établir un bilan plus complet de son apport à la littérature québécoise.

Après le dossier de *Louise de Sinigolle*, compilé et présenté par Réjean Robidoux, en 2005, dans la même collection, autre œuvre laissée en plan au moment de la disparition de l'écrivain, survenue en 1982, il convenait de porter au jour le dossier de la grande fresque épique dont Savard avait rêvé, dès 1923, qu'il allait reprendre en main à divers moments, entre 1927 et 1937, poursuivre de nouveau en 1943, puis y revenir par à-coups entre 1950 et 1977.

Prévue à l'origine comme un simple poème qui allait évoquer l'avant, la Dispersion de 1755, et l'après, l'œuvre allait prendre une dimension toujours plus vaste au fur à mesure que Savard approfondissait sa connaissance de la tragédie grecque, en particulier le rôle qu'y tenait le chœur, qui se prêterait parfaitement à la déploration qu'appelait le sujet du drame.

On admirera ici, une dernière fois, hélas, la qualité du travail d'édition auquel s'était livré le regretté Yvan Lepage avant d'être emporté brutalement, en l'espace de quelques semaines, en mai 2008, par un mal qui ne pardonne pas. C'est à sa veuve Françoise qu'allait revenir la tâche de ficeler le manuscrit pour l'impression, et qui devait elle-même nous être enlevée, tout aussi brutalement, à peine dix-neuf mois après son époux.



☆☆☆

SIMON HAREL

Attention écrivains méchants

Québec, PUL, coll. « Essais littéraires », 2011, 182 p., 24,95 \$

De la méchanceté en littérature

Un essai qui réfléchit sur la nature, les formes et les conséquences de la méchanceté en littérature et sur la responsabilité de l'écrivain dans ce contexte.

Le monde éclaté dans lequel nous vivons en ce début de XXI^e siècle n'est pas sans susciter bien des interrogations, des remises en question face aux guerres identitaires, aux préjugés raciaux, aux antagonismes de classe (pour ne citer ici que quelques exemples) dont nous sommes les témoins quotidiens. Il n'est pas surprenant, dans ce contexte, que les « coups de gueule » se fassent entendre, souvent violents eux-mêmes, pour fustiger

la violence, appeler à un ordre nouveau à propos duquel, expérience à l'appui, nous entretenons peu d'espoir.

C'est au fond à tous ces phénomènes de la vie en société que s'intéresse Simon Harel dans cet essai percutant axé, toutefois, de façon plus précise, sur la « méchanceté » en littérature, où, comme l'on pense, les exemples ne manquent pas. On retrouvera donc ici les noms d'écrivains qui se sont fait une réputation dans ce domaine, les Louis-Ferdinand Céline, le jeune Cioran, les Thomas Bernhard, Antonin Artaud, Samuel Beckett, Georges Bataille et, plus près de nous, les Michel Houellebecq ou Pierre Guyotat, comme, dans le domaine anglais, V.S. Naipaul ou Bruce Chatwin ou encore, du côté féminin, Linda Lê ou Catherine Mavrikakis, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus connus.

Harel est lui-même partagé en présence du phénomène, dont il tente de comprendre tant les motivations que les tenants et aboutissants en vue de faire la part des choses. Aussi son livre est-il, presque à chaque page, divisé symboliquement entre des « d'une part... » et des « d'autre part... ». Le chapitre d'introduction donne déjà une bonne idée des questions qui seront discutées par la suite dans le corps de l'ouvrage : l'écrivain « méchant », par exemple, n'est-il qu'un braconnier, un imposteur incapable de livrer la marchandise, et, si c'est le cas, qu'en est-il, en revanche, de sa liberté d'écrivain ? Au fond, tout est question d'équilibre : oui, certes, mettre en scène le discrédit, mais tout en se rappelant que la juste méchanceté est une question de registre et que méchanceté, cruauté même ne sont pas haine et ne doivent pas le devenir.

Tricoté très serré, ce livre n'est certes pas d'accès facile pour le lecteur moyen qu'en ce domaine je suis. Mais il faut néanmoins savoir gré à Simon Harel qui, depuis plusieurs années, dans une série impressionnante de livres, n'hésite pas à se colleter avec des sujets difficiles et à les décanter, à sa satisfaction à lui, ainsi qu'à celle d'un groupe de lecteurs choisis qui sont disposés à se livrer avec lui à l'aventure.



À VOS

LIVRES

AVOSLIVRES.CA

Découvrez la littérature franco-canadienne

J.R. Léveillé
Georgette LeBlanc
Andrée Lacelle
Lise Gaboury-Diallo
Serge Patrice Thibodeau
Daniel Marchildon
Marguerite Andersen
Maurice Henrie
Gilles Dubois
et plusieurs autres



